

Deux ampoules sur cinq

librement inspiré de
Notes sur Anna Akhmatova de Lydia Tchoukovskaïa

adaptation et mise en scène
Isabelle Lafon
Traduction Bronislava Steinlucht et Isabelle Lafon



avec
Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes

Production Les Merveilleuses
avec le soutien du dispositif d'accompagnement ARCADI
Spectacles soutenus dans le cadre de la charte d'aide à la diffusion ARCADI - ONDA

Contacts :

Isabelle Lafon, metteuse en scène : 00 33 (0)6 17 93 37 79 isafonlabelle@free.fr
Daniel Schémann, administrateur 00 33(0)6 20 51 87 26 les.merveilleuses@free.fr
www.isabelle-lafon.com

Association Les Merveilleuses - 3 villa François Arago 93100 Montreuil

*Et là où l'on fabrique les rêves
Il n'y avait plus pour nous de choix
Il n'y en avait qu'un. Mais sa force
Était comme l'arrivée d'un printemps.
Anna Akhmatova, Leningrad 1960*

Note d'intention

« Fallait-il noter nos conversations ? N'était-ce pas risquer sa vie à elle ? Alors ne rien écrire ? C'était tout aussi criminel. Dans le trouble, je racontais ici plus franchement, là à mots plus couverts, je conservais mes notes tantôt chez moi, tantôt chez des amis, à l'endroit qui me paraissait le plus sûr. Mais tout en reproduisant le plus exactement possible nos conversations, j'omettais ou je camouflais l'essentiel de leur contenu, mes démarches pour Mitia, les siennes pour son fils Liova, les nouvelles des "morts de la nuit." »

C'est ce qu'écrivira Lydia Tchoukovskaïa, des années plus tard, dans sa préface à « Notes sur Anna Akhmatova ». Le livre va de la première rencontre en novembre 1938 au jour de l'annonce par sa fille Lioucha de la mort d'Anna Akhmatova le 6 mars 1966.

Que s'est-il passé entre ces deux femmes ? Quel lien les tenait et tenait face à l'Histoire ?

Il y a l'appartement communautaire et ses bruits, la petite chambre où vit Anna, le cendrier dans lequel elle brûle ses poèmes après que Lydia les ait appris par cœur, les appels téléphoniques d'Anna : « Venez immédiatement », il y a aussi la queue devant la prison de Leningrad, Lydia marchant vers l'appartement d'Anna en se redisant ses vers, Lydia seule, ses pensées, l'enterrement de Pasternak ...et évidemment : "elle", Anna Akhmatova. Deux femmes très différentes qui préservent la poésie, la parole, qui se tiennent face à l'Etat dévastateur. Ni elles le défient, ni elles l'ignorent, elles percent une échappée. A deux seulement.

Mais la zone de feu est plus étendue. Il y a eu surtout ce qu'elles se disent au cours de ces années. Lydia Tchoukovskaïa est écrivain, journaliste, femme engagée et elle sait que son désir de transcrire les propos d'Anna est audacieux et risqué. Audacieux parce qu'on ne retranscrit pas le réel comme ça, il faut trouver un bon angle pour placer sa caméra. Risqué parce qu'il ne faut pas mettre en danger la vie d'Akhmatova, et pour cela, « omettre l'essentiel ».

Aller à l'essentiel, ne garder que l'essentiel, se dire l'essentiel... Et bien non, il nous faut tenter un spectacle « en omettant l'essentiel », nous aussi. Et c'est là où l'invention au théâtre trouve à se glisser, dans tout ce qu'elles ne peuvent pas se dire, dans ce contexte à imaginer et ces années qui défilent. Cela résonne probablement et tristement dans le contexte actuel de la Russie de Poutine et de la guerre en Ukraine.

Au cirque, lorsque l'on tente un numéro difficile, par exemple un triple saut périlleux, trois essais sont permis. Il y a quelques années j'ai fait une adaptation du livre de Lydia Tchoukovskaïa tout en sachant que ce n'était pas fini. Depuis, le dernier tome (de 1963 à 1966) de « Notes sur Anna Akhmatova » est paru en russe. Mon envie actuelle n'est plus de faire un spectacle sur Akhmatova et Tchoukovskaïa mais avec Akhmatova et Tchoukovskaïa.

Elles reviennent. Pour cela il faut les éclairer et protéger leurs zones de silence, d'obscurité et restituer la clandestinité de leurs entretiens. C'est pourquoi le dispositif consistera à éclairer le spectacle en utilisant des lampes torches. La comédienne Johanna et moi-même nous éclairerons mutuellement avec ces lampes et surtout l'humour, la profondeur, l'intelligence aigüe de ces deux grandes dames seront éclairées par des spectateurs munis eux-aussi de leur lampes torches.

A Saint-Pétersbourg, au musée Anna Akhmatova, est présenté un livre fabriqué par un détenu des camps avec de l'écorce de bouleau, écorce sur laquelle sont recopiés des poèmes d'Akhmatova. Pendant ces années où elle n'était pas éditée, on savait ses poèmes par cœur... C'est ce qu'Anna Akhmatova appelait avec un humour implacable : "l'ère pré-Gutenberg".

En écrivant ses Notes, Lydia prenait de grands risques. Je ne risque rien à écrire cela mais en adaptant ce livre, je brûle de savoir où le théâtre peut se risquer là-dedans, effleurer « le petit froid de la liberté vraie » (Anna Akhmatova)

Ces deux grandes dames reviennent donc, il faut les accueillir, elles ont la délicate mission de donner le « la » à un cycle de quatre spectacles : « Les insoumises » (en cours de création). Elles en font l'ouverture.

En espérant avoir omis l'essentiel.

La pièce

Lydia Tchoukovskaïa, écrivain et critique, connaît les poèmes d'Anna Akhmatova (immense poétesse russe) depuis qu'elle est petite. Elle l'a croisée plusieurs fois sans jamais oser la saluer. Elle va la voir le 21 novembre 1938 chez elle pour la première fois. Malgré le danger que cela représente, Lydia décide de faire un journal de leurs entretiens quasi quotidiens (de 1938 à 1966). Anna est interdite de publication, son fils est dans les camps, le mari de Lydia a été arrêté... mais la parole, la poésie, l'humour les tiennent face à l'Histoire.

Lydia Tchoukovskaïa a pu écrire cette rencontre exceptionnelle avec Anna Akhmatova parce que des «anonymes» ont accepté de cacher ces pages chez eux... Anna a pu continuer à écrire ses poèmes parce que Lydia les apprenait par cœur... Nous pouvons nous saisir de cette histoire de «là-bas» parce que des spectateurs «d'ici» les éclairent. (Concrètement le spectacle est éclairé par les lampes torches tenues par les spectateurs et les deux protagonistes.) Et quelque-chose peut s'entendre de cette relation unique entre ces deux femmes...

EXTRAITS

Lydia - Pouvez vous m'expliquer pourquoi vous n'aimez pas Tchekhov ?

Anna – Je ne l'aime pas parce que tous les gens qu'il montre sont des êtres pitoyables, incapables de se dépasser. Et leur situation à tous est sans issue. Je n'aime pas cette littérature. Tchekhov est contre indiquée pour la poésie. Je ne crois pas les gens qui disent aimer Tchekhov et la poésie. Je veux bien que cet aspect de l'œuvre de Tchekhov soit une conséquence de l'époque, mais je n'aime pas. Un jour je suis allée avec Vladimir voir je ne sais plus quelle pièce de Tchekhov. A l'entracte, Vladimir m'a dit: « Tu as vu une souris qui a sauté sur la scène. J'aimerais bien savoir si c'est un hasard ou si c'est une indication du metteur en scène ! ».

Lydia - Et Stanislavski ?

Anna - Je ne l'aime pas. Il a été catastrophique pour le théâtre. Il a trouvé le moyen de monter des pièces de Tchekhov, il a découvert dans ces pièces quelque chose mais ensuite il l'a appliqué aux autres pièces – les fameux silences etc. Tout est tellement réel, archiverai.

Lydia - Vous l'avez vu sur scène ?

Anna – Non, mais en privé oui. Dans un sanatorium. Entouré de l'adulation générale.

Lydia - Et il est aussi beau qu'en photo ?

Anna - Pas du tout ! Une gueule de singe et des mains de singe. Non, mais ce qui me plait chez lui, c'est qu'il a une passion forcenée du théâtre. La vie en dehors du théâtre n'existe pas.

Vous savez que je suis née la même année qu'Hitler ? Charlie Chaplin est née aussi cette année là... C'était une année à double tranchant.

Quelques repères chronologiques :

- 1889- Naissance d'Anna Andreïevna Gorenko.
- 1907- Naissance de Lidia Korneïevna Tchoukovskaïa.
- 1912- Publication du premier recueil d'Anna Akhmatova, Soir.
Naissance de son fils, Lev (Liova).
- 1921- Exécution de Goumiliev.
- 1922- Akhmatova ne sera plus publiée jusqu'en 1940.
- 1931- Naissance d'Eléna (Lioucha), fille de Lidia Tchoukovskaïa.
- 1935- Première arrestation de Nikolaï Pounine et de Liova. Ils sont vite libérés.
- 1938- Arrestation et exécution de Bronstein, mari de Lidia Tchoukovskaïa.
Mort du poète Mandelstam dans un camp de transit. Mort de Constantin Stanislavski. Deuxième arrestation de Liova. Il est envoyé en relégation en Sibérie.
- 1940- Anna Akhmatova est à nouveau publiée. Elle est admise à l'Union des Ecrivains. Exécution de Vsevolod Meyerhold.
- 1946- Rapport de Jdanov. Anna Akhmatova est exclue de l'Union des Ecrivains. On ne la publie plus.
- 1953- Mort de Staline.
- 1956- XXe Congrès. Les crimes de Staline sont dénoncés. Liova revient de déportation.
- 1958- Prix Nobel à Boris Pasternak pour *Docteur Jivago*. Il est exclu de l'Union des Ecrivains.
- 1960- Mort de Boris Pasternak.
- 1961- Anna Akhmatova est à nouveau publiée, après quinze ans d'interdiction.
- 1965- Publication à Paris, en russe de *Sofia Petrovna* sous le titre *La Maison déserte*.
- 1966- Mort d'Anna Akhmatova.
- 1969- Mort de Korneï Tchoukovski. Lidia Tchoukovskaïa est exclue de l'Union des Ecrivains.
- 1996- Mort de Lidia Tchoukovskaïa.



Anna Akhmatova

Anna Andreevna (1889-1966) : Grande poétesse russe, passe la majeure partie de sa vie à Saint-Pétersbourg (Leningrad). Ses premiers poèmes, publiés à l'âge de 22 ans, rencontrent un succès immédiat. Interdite officiellement en 1925, elle est mise à l'index jusqu'en 1940, période de la guerre et d'un court retour en grâce ; ses poèmes sont affichés sur les murs de Stalingrad assiégé. En 1946, attaquée par Jdanov, elle est exclue de l'Union des écrivains soviétiques, donc interdite d'édition et de diffusion, mais ses poèmes circulent clandestinement et sa renommée ne faiblit pas. Après le rapport Khrouchtchev en 1956, elle est de nouveau publiée, mais le poème *Requiem* dédié à son mari, son fils et à toutes les victimes du stalinisme, ne l'est toujours pas dans son pays.

Anna Akhmatova s'est mariée trois fois. Son premier mari, Nikolai Goumilev, poète et cofondateur du mouvement acméiste avec Anna et Ossip Mandelstam, est fusillé en 1921, il a 36 ans. Son troisième mari, Nikolai Pounine, est déporté et meurt en camp durant les purges. Quant à son fils, Lev Goumilev, il est arrêté à trois reprises et passent plus de dix années en déportation. A soixante-quinze ans, elle fut autorisée, pour la première fois depuis la révolution, à se rendre à l'étranger.

Lydia Tchoukovskaïa

Lydia Korneïeva (1907-1996) : Fille du célèbre écrivain et critique Korneï Tchoukovski. Femme de lettres, écrivain, critique spécialisée dans la littérature pour enfants. En 1938, son mari est arrêté et fusillé immédiatement. Tenue dans l'ignorance de sa mort, Lydia ne l'apprendra que des années plus tard. Elle-même échappe à l'arrestation en quittant Leningrad ; elle reste ensuite sans travail. En 1939, elle écrit *Sophia Petrovna*, un roman traitant d'une citoyenne soviétique exemplaire dont la vie bascule à l'arrestation de son fils. Ce texte secret, écrit au péril de sa vie pendant les purges, reste un document unique sur l'année 1937. *Sophia Petrovna* et le roman *La Plongée*, tiré de ses souvenirs de guerre, n'ont été édités en Russie qu'à la fin des années 80. Ses lettres ouvertes aux journaux soviétiques, pour la défense d'intellectuels comme Soljenitsyne et Sakharov, jamais publiées mais diffusées en sous-main, lui ont valu une grande popularité et son exclusion de l'Union des écrivains.



Isabelle Lafon

Formée aux ateliers de Madeleine Marion, Isabelle Lafon a joué dans *Mort prématurée d'un chanteur solitaire dans la force de l'âge* de Wajdi Mouawad. Précédemment elle a travaillé entre autres sous les directions de Marie Piemontese, Chantal Morel, Guy-Pierre Couleau, Alain Ollivier, Thierry Bédard, Daniel Mesguich, Michel Cerda, Gilles Blanchard...

Comédienne, metteuse en scène et autrice, elle joue dans chacun des spectacles qu'elle met en scène : *La Marquise de M**** d'après Crébillon fils et au Théâtre Paris-Villette où elle est artiste associée : *Igishanga* d'après *Dans le nu de la vie – récits des marais rwandais* de Jean Hatzfeld, *Journal d'une autre* d'après *Notes sur Akhmatova* de Lydia Tchoukovskaïa, *Une Mouette* d'après *La Mouette* de Tchekhov. Puis *Deux ampoules sur cinq* une nouvelle adaptation du livre sur Akhmatova de Lydia Tchoukovskaïa, *Nous demeurons* d'après les écrits de femmes « aliénées » du XIXème siècle, *L'Opoponax* d'après le livre éponyme de Monique Wittig. En 2016, *Deux ampoules sur cinq*, *L'Opoponax* et un troisième spectacle *Let me try* d'après le journal de Virginia Woolf sont réunis sous le cycle *Les Insoumises* et joués au Théâtre national de La Colline. Elle adapte et met en scène en 2019 *Bérénice* de Jean Racine au Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis puis *Vues Lumière*, une écriture collective, au Théâtre national de La Colline. En 2021 *Les Imprudents* d'après les dits et écrits de Marguerite Duras est créé au Printemps des Comédiens puis repris au Théâtre national de La Colline et en tournée.

En 2023 elle crée avec Johanna Korthals Altes toujours au Théâtre national de La Colline *Je pars sans moi*, le spectacle sera repris au TNP de Villeurbanne puis en tournée.

En 2024 sur le grand plateau du Théâtre national de la Colline sera créé *Cavalières*.

Egalement pédagogue, elle dirige de nombreux ateliers auprès de publics amateurs et professionnels, notamment à l'école du Théâtre national de Bretagne, à l'Académie Fratellini ou encore à La Maison des Métallos, au Conservatoire National supérieur d'Art Dramatique, à l'école de la Comédie de Saint-Etienne, à l'Atelier des Amandiers à Nanterre.

Elle a réalisé un moyen-métrage, *Les Merveilleuses*, sélectionné dans la catégorie fiction du festival de Pantin en 2010.

Au cinéma elle joue dans *Des femmes comme les autres* réalisé par Dominique Cabrera.



Johanna Korthals Altes

Formée à *Workshop* à la *School for New Dance Development* à Amsterdam, à l'Ecole régionale d'acteurs de Cannes et au Conservatoire national supérieur d'Art dramatique, elle joue régulièrement sous la direction de Robert Cantarella : *Aura-Compris*, *Hippolyte* de Robert Garnier, *Ça va* de Philippe Minyana, *Le Chemin de Damas* d'August Strindberg, *Dynamo* d'Eugene O'Neill, *Algérie 54-62* de Jean Magnan, *Onze Septembre*, *Les Travaux et les jours* de Michel Vinaver, *Pièces* de Philippe Minyana et en 2025 dans *Le Prince de Hombourg* d'après Heinrich Von Kleist. Elle a joué également *Les Feuilles d'Hypnos* de René Char sous la direction de Frédéric Fisbach, *Pyrrhus Hilton* mis en scène Marielle Pinsard, *Dans l'intérêt du pays* mise en scène Matthew Jocelyn, *L'École des femmes* mis en scène par Eric Vignier à la Comédie Française ou *Les Nègres* de Jean Genet par Bernard Sobel. Elle joue sous la direction de Myriam Marzouki dans *Laissez-nous juste le temps de vous détruire* d'Emmanuelle Pireyre puis dans *Le Début de quelque chose* et *Ce qui nous regarde*. Dans une mise en scène de Nathalie Bensard elle jouera dans *Le mariage de Barillon* de Georges Feydeau

En 2015, elle joue au cinéma dans *Francofonia*, réalisé par Alexandre Sokourov.

Depuis 2007 elle joue et collabore à la plupart des spectacles d'Isabelle Lafon : *Journal d'une autre*, *Deux ampoules sur cinq*, *Une Mouette*, *Nous demeurons*, *Let me try*, *Bérénice*, *Vues Lumière*, *Les Imprudents*, *Je pars sans moi* et *Cavalières*..

Elle a animé des stages avec les élèves de troisième année du Conservatoire National supérieur d'Art Dramatique.

EXTRAITS DE PRESSE

Le Monde - 13 décembre 2014 – Brigitte Salino

Portraits de femmes avec lampes torches

(...) Isabelle Lafon a déjà fait un spectacle sur Anna Akhmatova (1889-1966) et Lydia Tchoukovskaïa (1907-1996). Mais elle n'était pas contente du résultat. Elle a voulu y revenir, comme on revient sur une terre aimée, pour aborder autrement l'histoire qui allie deux femmes, au plus dur du régime soviétique, de 1938 à 1966. L'une, Anna Akhmatova, était la plus grande poétesse, russe; l'autre, Lydia Tchoukovskaïa, écrivait elle aussi, tout en militant sans relâche pour défendre ceux qui étaient attaqués par le régime.

Pendant des années, elle a appris par cœur les poèmes qui auraient pu valoir l'arrestation de son amie, s'ils avaient été découverts. Elle a aussi conservé secrètement, chez elle ou chez des proches, les notes de ses conversations avec Anna Akhmatova, qui font la matière de son livre.

Dans le spectacle, ces notes deviennent la vie même, tant elles sont incarnées par Isabelle Lafon, en Anna Akhmatova, et Johanna Korthals Altes, en Lydia Tchoukovskaïa.

Les deux comédiennes sont éclairées par des lampes torches, tenues par elles ou par des spectateurs du premier rang. Ce choix de lumière, qui pourrait être une afféterie de mise en scène, prend tout son sens dans le contexte de l'histoire: faire attention quand on se rencontre, se terrer pour exister, faire briller de petites lueurs d'espoir dans l'obscurité de la terreur. Arrestations, fusillades, internements, interdictions de publier, faim, froid, misère : le quotidien d'Anna Akhmatova et de Lydia Tchoukovskaïa ressemble à celui de beaucoup d'autres, mais ce sont deux grandes dames que l'on voit là, sans fard.

Aveux et disputes.

Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes ne cherchent pas à les rendre héroïques. Elles les montrent telles qu'elles sont, l'une ferme, l'autre fiévreuse, avançant jour après jour, parce qu'elles n'ont pas d'autre solution. Il y a des moments drôles dans *Deux ampoules sur cinq* : quand Anna Akhmatova, par exemple, s'en prend à Tchekhov, qu'elle n'aime pas. Il y a des moments tendres, quand les deux amies regardent des photos de jours heureux. Il y a des aveux, des disputes, des retrouvailles. C'est beau, parce que, quelle qu'elle soit, « c'est la vie », comme le disent les Russes, en français.

Théâtre et Balagan - Rue89 - 7 décembre 2014 - Jean-Pierre Thibaudat

(...) Il faut donc remercier au centuple la metteuse en scène Isabelle Lafon pour l'avoir adapté (ce livre) , largement et librement pour la scène. Son spectacle titré « Deux ampoules sur cinq », vibrant et saisissant, met en scène à la fois ce livre et ces deux femmes

L'actrice Isabelle Lafon, dont on sait l'immense et délicat talent, interprétant le rôle d'Anna et Johanna Korthals Altes, une révélation comme on dit, celui de Lydia. Duo

autant que dialogue faits de complicité. Non l'admiratrice timide face à une écrasante égérie, mais deux amies d'infortune, deux folles des mots, deux femmes se dépatouillant avec la vie comme elle va durement à l'heure des répressions staliniennes, deux rejets de la poésie russe...

« L'essentiel » n'étant pas dit, tout l'enjeu du spectacle est de le suggérer, d'en tracer les contours, par les regards entre les deux femmes, les fantômes qui les entourent, les oreilles qui les épient, par le débit des mots qui va du saccagé-urgent à l'hésitant-craintif, par la surface des mots prenant souvent l'allure d'une conversation à l'heure d'un thé nocturne entre deux membres de l'intelligentsia russe.

Comme Akhmatova qui ne prisait guère dire ses poèmes devant un large public (contrairement à un Maïakovski), Isabelle Lafon n'aime rien tant que le théâtre qu'elle façonne soit doux comme un vent léger, intime comme une confidence. C'est plus que jamais le cas ici, l'expression affleurant d'une voix intérieure et d'un corps plié (comme le roseau qui se plie mais ne se rompt pas), le murmure même de l'écriture dont l'actrice qu'elle est apparaît comme la confidente, la messagère. Et il en va de même pour Johanna Korthals Altes, sa partenaire à part entière, chacune étant comme le faire-valoir de l'autre.

Tout se passe dans un sous-sol, le « terrier » du Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, éclairé par des lampes de poches dont la plupart sont tenues par les spectateurs du premier rang. Une ambiance de clandestinité, de résistance. Deux femmes dans la nuit de l'URSS, veillent à maintenir un filet de lumière.

Joëlle Gayot – 7 décembre 2014 - France Culture – Changement de décor

Ca se passe simplement, comme une évidence. Il y a une table couverte de livres et deux actrices qu'éclaire la lueur de lampes de poche.

On les écoute, on les regarde, on est à quelques mètres seulement du miracle qui a lieu. Oui, on parle ici de miracle car ce spectacle touche à l'humanité même. Simplement, comme une évidence

Armelle Heliot – 8 décembre 2014 - blog.lefigaro.fr 8/12/14

Akhmatova et Tchoukovskaïa : l'entretien infini

(...) Isabelle Lafon, comédienne de grand caractère et femme qui entreprend, s'appuie sur ce qui lie pour jamais Akhmatova et Tchoukovskaïa : des conversations menées des années durant, des notes prises en secret, des poèmes appris par cœur pour qu'ils circulent.

Un livre enfin : Notes sur Anna Akhmatova.

Isabelle Lafon, qui dit un moment les mots d'Anna en russe - un très très beau moment- a retraduit avec Bronislava Steinlucht les textes qu'elle a conservés pour ce "spectacle" très sobre et impressionnant.

Metteur en scène, elle a eu une idée simple et belle qui n'est en rien un gadget : la lumière ne vient que de lampes torches manipulées par les deux comédiennes mais aussi par les spectateurs du premier rang de la petite salle.

On est dans le bureau. Une table chargée de livres. Et l'on assiste à leurs conversations, leurs émotions, leurs peurs, leurs décisions.

Cela s'intitule *Deux ampoules sur cinq*. Un titre peut-être un peu trop allusif pour que le public sache de quoi il est question. Mais...Vous saurez pourquoi !

C'est très simple, très fort, très émouvant. Isabelle Lafon est Anna Akhmatova, Johanna Korthals Altes est Lydia.

L'une brune, sombre, grave. L'autre, blond-roux, attentive et dévouée. Dans le partage et les mystères de la force de la poésie, de la force d'âme des deux femmes. C'est vraiment donné avec délicatesse et pudeur.

Que de courage dans ces deux grandes femmes qu'il est bon de célébrer. Et de lire. On trouve les ouvrages à la librairie du Théâtre Gérard-Philipe.

Véronique Hotte – Blog du théâtre – décembre 2014

(...) A la fin de *Deux ampoules sur cinq*, (un titre peu poétique mais comment restituer au mieux le fonctionnement quotidien de la lumière dans l'appartement communautaire?) la comédienne et metteuse en scène dit en russe un poème. Un moment de grande émotion, quand on entend cette parole lointaine, comme si elle était chantée, issue de la douleur : la langue russe véhicule délicatement le désir et la vie.

Isabelle Lafon dédouble ici un aspect de la poésie subversive de cette époque noire (purgés, disparitions, etc...) en installant près d'Anna Akhmatova, Lydia Tchoukoskaïa, autre écrivain et critique de littérature pour enfants, qui apprend à connaître son aînée dans la joie.

(...) Quand le spectateur entre dans la salle du Terrier, on lui propose une lampe de poche pour éclairer les deux comédiennes et ce sont donc juste des rais timides de lumière qui balayent leurs visages, dont la plus jeune redécouvre son propre journal à l'aide d'une lampe de poche personnelle.

Ombre et enfer, nuit sans fin, les lumières de la vie sont bannies mais ce petit éclairage reste un humble feu de repère existentiel. Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes sont comme deux fées, l'une brune et l'autre blonde, installées dans leur antre sombre, et penchées sur un amoncellement de livres posés sur leur table de travail, vrais outils de libération et de survie, loin de tous les enfermements, physiques, moraux et philosophiques.

Un beau pari subtil.

Theatrothèque.com – Philippe Delhumeau – décembre 2014

***Deux ampoules sur cinq*, le choc poétique d'une représentation théâtrale.**

(...) Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes se livrent à page ouverte dans une Russie gangrénée par une misère sociale et intellectuelle. Certains littéraires doivent taire leur plume au risque d'être exclus de l'Union des écrivains soviétiques. Lydia

Tchoukovskaïa et Anna Akhmatova en furent et estime leur fut restituée au seuil de leur carrière.

Deux ampoules sur cinq, des notes sensibles et tragiques à écouter de la voix d'Isabelle Lafon et de Johanna Korthals Altes dans cette magistrale adaptation et mise en scène confondue.

L'avant-scène théâtre – Armelle Heliot – Décembre 2014

L'un des précieux moments que le théâtre nous ait offerts en décembre. Isabelle Lafon a adapté librement les *Notes sur Anna Akhmatova* de Lydia Tchoukovskaïa.(...) (...) Dans la pénombre d'une petite salle austère éclairée seulement par des lampes de poches – dont certaines tenues par les spectateurs du premier rang- Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes donnent leurs voix tendres aux pensées de ces deux écrivains d'exception, femmes courageuses, esprits libres. Deux âmes fortes dans la solitude de la dictature. Lydia apprend par cœur les poèmes d'Anna pour les faire vivre. Spirituels, ancrés dans l'espérance. Et puis le réel est là, dans le titre. Anna Akhmatova le dit : « Chez nous, il y a toujours deux ampoules sur cinq qui marchent. » Et c'est la poésie qui flambe et nous éclaire.

Libération - Gilles Renault - 24 septembre 2015

A Paris, Isabelle Lafon retrace avec une magnifique simplicité la rencontre entre la poétesse Anna Akhmatova et l'écrivaine Lydia Tchoukovskaïa.

(...) *Deux ampoules sur cinq* n'est pas un spectacle fauché – même si l'économie de moyens prévaut. Simple et ingénieuse, la mise en scène restitue surtout l'atmosphère confinée de la culture contestataire, telle qu'elle exista en Russie au XX^e siècle, ou plutôt telle qu'elle lutta pour survivre et se propager, vaille que vaille, dans la clandestinité. Le cadre est celui d'un modeste appartement communautaire, avec une table sur laquelle sont éparpillés des livres et quelques babioles. Et le propos se fonde sur les *Notes sur Anna Akhmatova*, journal d'entretiens que tint de 1938 à 1966 Lydia Tchoukovskaïa, une écrivaine et journaliste passionnée par la poétesse à la fois très populaire dans son pays et interdite de publication à partir de 1922.

«Effleurer “le petit froid de la liberté vraie”»

«Le nouvel appartement qu'on m'a promis est un mythe, la deuxième pièce de cet appartement-ci, un mythe aussi et ma pension qu'on devait augmenter, un mythe aussi. Avec moi c'est toujours comme ça, c'est ma vie, ma biographie. Qui irait dire non à sa propre vie ?» dit la première. Le dialogue s'anime. Les deux femmes parlent de tout et rien, mais quand même plus de tout. Nul besoin de se captiver ni même de connaître l'histoire de la Russie intellectuelle pour se captiver pour ces *Deux ampoules sur cinq*, tant une authentique grâce linguistique émane de la rencontre entre ces deux êtres que la vie n'a pas épargnés : fils interné dans un camp pour l'une, mari arrêté puis liquidé pour l'autre, brimades, privations... Mais il y a la pensée

en mouvement, la passion – et la force – inextinguible des mots, une gravité évidente mâtinée d'humour et de pudeur qui rend l'échange vif et délicat, jamais péremptoire ou compassé.

«En écrivant ses notes, Lydia prenait de grands risques. Je ne risque rien à écrire cela mais en adaptant ce livre, je brûle de savoir où le théâtre peut se risquer là-dedans, effleurer "le petit froid de la liberté vraie"», précise en note d'intention Isabelle Lafon, qui signe la mise en scène et joue Anna Akhmatova avec une touchante justesse, Johanna Korthals Altes interprétant Lydia Tchoukovskaïa avec un égal talent.

Deux ampoules sur cinq introduit un cycle titré «les Insoumises». *Let me Try*, d'après le journal de Virginia Woolf, et *Nous demeurons*, d'après des paroles de personnes considérées comme «folles», seront créés en mars à la MC2 de Grenoble.

L'Humanité – 21 septembre 2015 – Marina Da Silva

Isabelle Lafon met en scène avec force grâce deux visages de femmes de la littérature russe.

(...) Ainsi commence *Deux ampoules sur cinq*, spectacle librement inspiré des *Notes sur Anna Akhmatova*, de Lydia Tchoukovskaïa, merveilleusement mis en scène par Isabelle Lafon, dans la même approche volcanique et pudique d'Igishanga, sur, le génocide rwandais. Ici, elle n'est plus seule en scène mais avec une partenaire à sa mesure, elle interprétant avec maestria Anna et Johanna Korthals Altes composant une Lydia touchante et subtile. Les deux actrices fascinent autant par leur présence et leur apprivoisement de la langue que par la relation profonde et mystérieuse qui les lie. Dans un dispositif très dépouillé, elles conversent autour d'une table où sont déposés tête-bêche des livres que l'on imagine être ceux des écrivains que Staline interdisait, déportait ou fusillait : Pasternak, Ossip Mandelstam, Marina Tsvetaïeva ... Côte à côte, on peut ressentir leur frôlement et leur souffle. Face à face, on contemple leur profil et leur regard profond. Elles jouent et s'éclairent avec des lampes torches dont elles ont confié une petite quantité aux spectateurs des premiers rangs. Ces jeux de lumière renvoient aussi à la traque et à la clandestinité, au secret, et s'insèrent dans un texte magnétique et poignant qui tient la tragédie à distance. Les deux femmes sont à la fois des êtres d'amour et de combat qui portent la lutte pour tous les disparus et persécutés à bout de bras, et des femmes de tête qui donnent leur point de vue sur la littérature, le théâtre, la poésie, la société. Anna «n'aime pas Tchekhov » qu'elle trouve « très mauvais ».. C'est drôle et incongru. D'une légèreté qui est un défi à l'écrasement. Comme le recueil de ces notes qui s'est déroulé jusqu'à la mort d'Anna, en 1966, et que Lydia cachées et conservées au péril de sa vie.

Politis – septembre 2015 – Anaïs Heluin

Poésie dans la nuit

(...) Librement adopté de *Notes sur Anna Akhmatova*, de Lydia Tchoukovskaïa, *Deux ampoules sur cinq* traite de la purge stalinienne sur un mode similaire. Mais, cette

fois, Isabelle Lafon n'hésite pas à se mettre dans la peau de la poétesse russe, très populaire depuis son premier recueil, *Soir*, paru en 1912. Son Anna Akhmatova (1889-1966) n'a pourtant rien d'une diva.

En 1938, quand la critique et auteure Lydia Tchoukovskaïa - incarnée par Johanna Korthals Akes, délicate et lumineuse —commence à fréquenter la poétesse et à tenir un journal de leurs échanges, cette dernière vit dans une maison communautaire à la limite de l'insalubrité et manque de l'essentiel. La première fois que Lydia lui rend visite, elle l'accueille dans des vêtements loqueteux, du savon plein les mains. La Russie connaît ses années les plus sombres; Anna est interdite de publication depuis 1921 et vit dans la précarité et une peur constante de la surveillance. Comme son titre l'indique, la pénombre de Deux ampoules sur cinq est aussi profonde que celle d'Igishanga. Pour percer l'obscurité, les deux comédiennes proposent à quelques spectateurs des lampes torches. Elles-mêmes en sont munies et éclairent leurs conversations à cette seule source. Leur parole est rage et humour noir arrachés à la nuit.

Simple et efficace, ce dispositif n'a aucune vocation réaliste. Il est une subtile métaphore du théâtre et stylise les conditions d'écriture pendant la purge. Celles d'Anna Akhmatova, qui faisait apprendre par coeur ses poèmes à Lydia Tchoukovskaïa pour éviter qu'ils ne soient découverts et détruits. Celles de Lydia aussi, qui, pour écrire ses Notes, a pris des précautions tout aussi alambiquées. Par le noir, Isabelle Lafon dit la beauté de la poésie dite en plein jour. Et sa fragilité.

Théâtre Actuel – 17 septembre 2015 – Bruno Deslot

Le clair-obscur de la vie.

(...)C'est avec pudeur et intelligence qu'Isabelle Lafon restitue une parole dérobée, livrée dans l'urgence et portant en filigrane tous les événements d'une Russie en pleine purge stalinienne.

Installée à la table de travail, Lydia écoute attentivement Anna, placée à sa gauche, prenant des notes de leurs échanges, commentés par Anna se rapprochant de Lydia à mesure que les dates défilent. Un halo de lumière éclaire le visage des deux comédiennes afin de restituer au mieux l'absence d'éclairage durant ses années sombres où tout devait être caché afin de n'être ni dénoncé, ni détruit. Lydia lit à Anna ses notes que cette dernière argumentent de propos personnels livrés parfois avec peine et souffrance. Malgré tout, l'ensemble de la proposition demeure léger et même souvent comique, dès lors qu'Anna libère une parole franche et tranchée à propos de sa vie. Le spectacle exprime toute l'horreur d'une Russie sous tension mais avec une force dramaturgique d'une extrême intelligence car l'essentiel n'est pas dit, il reste à découvrir, à comprendre afin de mettre en résonance la Russie stalinienne avec celle de Poutine. L'exploration de la vie d'Anna n'observe aucune continuité stricte et place le public dans un ailleurs toujours plus incertain et dérangeant. C'est avec force et talent que les deux comédiennes, Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes, interprètent, d'un bout à l'autre, la proposition de main de maître.

L'adaptation des Notes sur Anna Akhmatova est simple et efficace en recourant à une énonciation qui ne cherche pas à livrer aux spectateurs un récit biographique

observant une chronologie rigoureuse mais des échanges, parfois surprenants, entre deux femmes, qui chacune, se raconte à leur manière par le prisme de la poésie. C'est du grand art.

TLC – Toute la Culture – septembre 2015 – Marianne Fougère

C'est dans l'obscurité, que l'on entre à pas feutrés et que l'on prend place dans les gradins de la Maison des Métallos. Et c'est à la lumière de lampes de poche seront éclairés les entretiens d'Anna Akhmatova et Lydia Tchoukovskaïa, deux femmes unies par la vocation littéraire et l'infortune du destin.

Le 10 novembre 1938, Lydia Tchoukovskaïa se rend pour la première fois chez Anna Akhmatova « pour affaire ». De cette affaire, de leurs affaires respectives – pour l'une l'arrestation de son mari, pour l'autre l'envoi dans les camps de son fils, le spectacle, en réalité, en parle très peu. L'essentiel n'étant pas dit, il faut éclairer Akhmatova et Tchoukovskaïa et protéger leurs zones de silence, d'obscurité, restituer la clandestinité de leurs entretiens. Tout l'enjeu du spectacle est donc de tracer les contours du non-dit, de suggérer par un jeu de regards et de lumières, la crainte des écoutes, le risque d'une conversation entre deux femmes de lettres russes. Faire un spectacle avec Anna Akhmatova et Lydia Tchoukovskaïa suppose aussi de partager avec elles le prix de leur insoumission, les comédiennes se risquant à leur tour à l'improvisation et aux imprévus dus au faible éclairage.

Librement inspirée, l'adaptation faite par Isabelle Lafon des Notes sur Anna Akhmatova n'en est pas moins loyale vis-à-vis de l'entreprise menée par l'écrivain et la poétesse. Le spectacle donne à lire entre les lignes ce que Tchoukovskaïa a choisi elle-même de ne pas confier à son journal ; la mise en scène donne à voir les fantômes des êtres chers disparus ; le ton badin et l'humour de la conversation donnent à entendre la résistance quotidienne et poétique. Avant de les brûler, Anna confie littéralement ses poèmes à Lydia qui est chargée de les apprendre par cœur pour que ceux-ci, malgré leur destruction, soient transmis. Le verbe n'est sans doute pas « gouvernable », mais la tâche du poète n'en est pas moins difficile. Il a à travailler et à transformer en or un matériau « boueux », à savoir ces mots que le régime lui-même utilise pour écrire des lettres de « réhabilitation ».

Si l'interprétation d'Isabelle Lafon et de Johanna Korthals Altes dévoile la singularité et les personnalités de ces deux femmes d'exception, ni l'une ni l'autre ne sont dans l'incarnation ou l'imitation. Ce spectacle avec et non sur est aussi l'occasion pour les deux comédiennes de se révéler l'une l'autre, et pour Isabelle Lafon d'esquisser et fonder son projet « Les Insoumises », un projet dont on a hâte de découvrir le second volet « dédié » à Virginia Wolf....

La Dépêche du Midi – 2 décembre 2015

Deux écrivaines dans la nuit stalinienne

(...) Dans cet échange ininterrompu ou si peu, l'une se remémorant ses poèmes, les dicte à l'autre. Un peu de légèreté se glisse parfois, un peu d'humour aussi quand

Akhmatova critique Tchekhov qu'elle n'aime pas... Dans ce premier volet d'une trilogie intitulée « Les Insoumises » les deux comédiennes Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes sont remarquables d'humanité et de vérité. On est enthousiasmé par ce petit bijou de théâtre éclairé aux lampes torche par les spectateurs du premier rang, comme pour figurer l'ambiance de cette Russie plongée dans la nuit.

Culture 31 - 4 décembre 2015 - Sarah Authesserre

Deux lucioles dans le noir

(...) Pièce intimiste, "Deux ampoules sur cinq" fait revivre sous nos yeux la rencontre entre deux femmes persécutées, deux figures féminines liées par l'amitié, la poésie, la contestation et la douleur de la vie. Leur unique tort fut d'être écrivains. Qualifiée de « poète d'alcôve anti-populaire », de « décadente », et même de « nonne et putain », Akhmatova fut interdite de publication à partir de 1922. Pourtant, se transmettant ses poèmes de bouche à oreille, le peuple russe continuait de faire vivre son oeuvre, à l'instar des détenus des camps de la Kolyma qui inscrivaient ses vers sur des écorces de bouleau. C'est aussi en secret et au péril de sa vie que Lydia Tchoukovskaïa rédigea ses notes de conversations cachées chez des amis et des anonymes. Sur scène, les voix sortant du noir brossent par touches, selon les dates du journal choisies par Anna Akhmatova — merveilleuse Isabelle Lafon, également metteuse en scène du spectacle inspiré des "Notes sur Anna Akhmatova", le journal d'entretiens quasi-quotidiens tenu entre 1938 et 1966 -, une Russie en pleine purge stalinienne. Se dessine alors l'atmosphère artistique clandestine qui tentait de survivre en dépit des arrestations et exécutions des proches, de la peur, des privations et des humiliations. Pleins de tendresse et de complicité, les échanges entre les deux femmes sont livrés avec urgence. Ils évoquent les souvenirs d'avant, le quotidien rythmé par les longues files d'attentes devant les prisons, l'angoisse d'une mère — Anna Akhmatova — pour son fils arrêté puis exilé en Sibérie, et la révolte d'une épouse — Lydia Tchoukovskaïa - dont le mari fut fusillé en 1938.

Leurs joutes verbales percutantes sur leur confrères et compatriotes, l'humour implacable de Akhmatova quand elle éreinte Stanislavski ou Tchekhov — dont "la Cerisaie" est donné au même moment dans le petit théâtre du TNT, les poèmes que Lydia Tchoukovskaïa apprend par cœur avant que la poétesse ne brûle les morceaux de papier sur lesquels ils sont couchés, tout cela les tiennent en vie. Ce sont aussi des débats sur François Mauriac et son "Thérèse Desqueyroux" qu'Akhmatova juge irréaliste, incohérent et incompréhensible. C'est que, Anna Akhmatova, porte-parole d'un peuple aux voix brisées, avait à cœur de retranscrire la réalité qui l'entourait : elle répondit « Je peux » à une femme faisant la queue comme elle devant une prison de Leningrad qui lui demandait « Et ça, vous pourriez le décrire ? ». "Deux ampoules sur cinq" est un spectacle profond et bouleversant qui a l'élégance de rester léger et drôle. Incarnant avec justesse et grâce ces deux figures féminines vibrantes, Johanna Korthals Altes et Isabelle Lafon dialoguent dans des registres de jeu différents : l'une est blonde, fiévreuse à l'élocution heurtée l'autre est brune, nerveuse, ferme. De ces notes d'entretiens, Isabelle Lafon a réussi à faire acte de théâtre, où scintillent ces lucioles gardiennes de l'obscurité du monde que sont la poésie et la pensée. « Grâce à vos poèmes, des gens sont restés des êtres humains », écrivait Varlam Chalamov à

Pasternak en 1952. Une phrase qui pourrait s'appliquer à la poésie de Anna Akhmatova. Une phrase qui traverse l'espace et le temps...

« Deux ampoules sur cinq » dans le cadre du cycle « Les Insoumises » présenté au théâtre de la Colline en septembre 2016

L'Humanité

10 octobre 2016

Julie Briand

Splendides Insoumises

Une interprétation intelligente et juste

Les deux actrices, Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes, sont exceptionnelles. Le texte, débité à toute allure, reste clair et précis. Face au rouleau compresseur du stalinisme, il faut sauver les mots. Alors, les deux femmes s'organisent: Lydia apprend par cœur les poèmes d'Anna, avant qu'elle ne les brûle. Leur amour de la langue, leur passion pour la vie littéraire irradiant les ténèbres alentour. C'est haletant drôle, merveilleux de justesse et d'intelligence

La Terrasse

28 septembre 2016

Agnès Santi

A la fois metteuse en scène et interprète, Isabelle Lafon propose une trilogie autour des écritures de Anna Akhmatova et Lydia Tchoukovskaïa, Virginia Woolf, Monique Wittig. Des femmes obstinées, libres et talentueuses. Un grand moment de théâtre, finement maîtrisé et inspirant.

« *Faisons intrusion, librement, sans peur, trouvons notre chemin,* » dit Virginia Woolf à propos de la littérature. En proposant cette trilogie théâtrale, Isabelle Lafon a trouvé son chemin de liberté et de lumière intérieure. Quel travail remarquable ! Sans surplomb, sans superflu, sans se laisser piéger par une narration réaliste, mais avec obstination, modestie, subtilité : en tenant compte de ce qui émerge et ce qui demeure invisible et pourtant essentiel. Elle orchestre ainsi finement la rencontre avec le public, accordant aux mots leur précision et aux silences leur mystère et leur portée implicite, éclairant la ténacité insoumise et la quête de vérité intraitable de ces femmes, répercutant sur la scène leur fragilité et leur force, leurs combats et leurs désespoirs, et aussi leur humour aigu. Elle crée ainsi un théâtre exigeant et accessible, profondément touchant. Le premier opus s'inspire des *Notes sur Anna Akhmatova*, de Lydia Tchoukovskaïa. *Deux ampoules sur cinq* explore la rencontre à partir de novembre 1938 de Anna, grande poétesse russe, exclue de l'Union des Ecrivains en 1946, et de Lydia, journaliste, écrivain, qui l'admire et décide de retranscrire leurs entretiens dans des cahiers. Comme dans le magistral *Vie et Destin* de Vassili Grossman, la menace stalinienne pèse à chaque instant. L'époux de Lydia et

le premier mari de Anna furent exécutés, et le fils d'Anna, Liova, fut envoyé dans un camp en Sibérie. Pour contourner le risque, et sans doute aussi par goût des mots, Lydia apprend les poèmes d'Anna par cœur. Formidables, Johanna Korthals Altes (Lydia) et Isabelle Lafon (Anna) tissent une relation forte, rythmée par les jours et les dialogues nourris de réflexions et d'une foule de détails et d'anecdotes, mentionnant Pasternak, Modigliani, Maïakovski, Tchekhov, Mandelstam...

France Info

11 octobre 2016

Hugues Le Tanneur

"Deux ampoules sur cinq" d'après Lydia Tchoukovskaïa, Let me try d'après le Journal de Virginia Woolf et L'Opoponax de Monique Wittig, en trois spectacles – que l'on peut voir séparément ou à la suite – la metteuse en scène et comédienne brosse une série de portraits vivants d'une rare acuité où apparaît notamment la figure inoubliable de la poétesse russe Anna Akhmatova.

Il y a quelques années Isabelle Lafon présentait au théâtre Paris-Villette à Paris une première version de **Deux ampoules sur cinq**. Ce spectacle inspiré des *Notes sur Anna Akhmatova* de [Lydia Tchoukovskaïa](#) restituait dans une proximité étroite avec les spectateurs les conversations entre cette dernière et la grande poétesse russe Anna Akhmatova. Après une première rencontre en 1938, les deux femmes se sont revues régulièrement jusqu'à la mort d'Akhmatova. Lydia Tchoukovskaïa savait le risque qu'elle prenait en notant ses échanges avec l'auteur de *Requiem*, mais de même qu'elle apprenait par cœur ses poèmes, elle tenait à garder une trace de leurs conversations.

Son livre est un document exceptionnel non seulement sur la poétesse, mais aussi sur le contexte difficile dans lequel une artiste de la stature d'Akhmatova était contrainte de survivre. Il en fallait peu en effet sous le régime soviétique pour être condamné, comme ce fut le cas en particulier de son ami le poète Ossip Mandelstam mort en déportation pour avoir eu le malheur dans un de ses poèmes de déplaire à Staline.

De fait dans la version resserrée de ce spectacle que présente aujourd'hui Isabelle Lafon, on sent d'emblée un parfum de clandestinité. Assises autour d'une table où trônent quelques piles de livres, Johanna Kortals Altes et Isabelle Lafon dans les rôles respectifs de Lydia Tchoukovskaïa et d'Anna Akhmatova s'éclairent avec des lampes de poches. Dans cette semi-pénombre où la poétesse jette de temps à autre derrière elle des regards inquiets comme si elle se sentait épiée, chacune de ses phrases a quelque chose de lumineux.

Impossible d'oublier le contexte, l'oppression, l'autorité du Comité Central, la censure, le fait de vivre dans un appartement communautaire et le risque permanent d'être dénoncé aux autorités. Aussi ce qui fait la qualité hors du commun de ces conversations entre les deux femmes, c'est leur vérité; peu importe le sujet abordé qu'il relève du quotidien le plus trivial ou qu'il s'agisse de littérature. On peut s'étonner par exemple qu'Akhmatova dise ne pas aimer le théâtre de Tchekhov; ce que Tchoukovskaïa ne manque d'ailleurs pas de faire. Mais Akhmatova a ses raisons. *"Je ne l'aime pas parce que tous les gens qu'il montre sont des êtres pitoyables,*

incapables de se dépasser. Et leur situation à tous est sans issue." Et d'ajouter: *"Tchékhov est contre-indiqué pour la poésie"*. Le metteur en scène et théoricien du théâtre, Stanislavski, ne trouve pas non plus grâce à ses yeux.

Interprété avec empathie, sensibilité et une retenue discrète, non dépourvue d'humour par les deux comédiennes, la réussite du spectacle tient pour une bonne part au sentiment profond de toucher du doigt quelque chose qui a trait à la vie même dans ce qu'elle a de plus direct. Ce ne sont pas des personnages que l'on a en face de nous, mais des êtres humains en situation. Akhmatova ne s'embarrasse pas de coquetterie, ainsi ce qu'elle dit sur le travail du poète va bien au-delà de toute théorie. *"Le mot est un matériau terrible plus difficile que la couleur par exemple. N'oubliez pas que le poète travaille avec les mêmes mots qu'utilisent les gens pour s'inviter à prendre un thé... Présenter les mots les uns aux autres, «entrechoquer» les mots, c'est banal. Ce qui était audacieux il y a quelques années est devenu banal. Il y a autre chose, la précision. Que chaque mot dans le vers soit à sa place comme s'il y était depuis mille ans. Mais que le lecteur l'entende pour la première fois. C'est difficile à faire, mais quand on y parvient les gens disent: «c'est de moi qu'il s'agit, c'est comme si c'était moi qui l'avais écrit». Quand j'écris, je suis un être nu sur une terre nue."*

Les Inrocks

5 octobre 2016

Benjamin Cachot

"Mais nous sommes des insoumises, n'est-ce pas ?"

C'est depuis cette phrase issue des Notes sur Anna Akhmatova qu'Isabelle Lafon envisage son cycle de trois pièces. Dans un dispositif simple, original et audacieux, la metteuse en scène adapte des textes littéraires de Lydia Tchoukovskaïa, Virginia Woolf et Monique Wittig. Avec Les Insoumises, elle fait résonner, par le biais de l'enfance, de la politique, de la création ou de l'intime, ces trajectoires de femmes libres et actrices de leur destin.

Hier / au soir

26 septembre 2016

Isabelle Lafon offre, dans ce triptyque des *Insoumises*, bien plus que des portraits de femmes debout face aux difficultés d'être et aux vicissitudes de la vie. Ces trois spectacles sont trois heures bleues d'été, tant elle parvient, en toute simplicité, à créer sur scène et avec la scène, une belle complicité entre les comédiennes, les personnages, les spectateurs et, le cas échéant, ne l'oublions pas, un musicien.

Deux ampoules sur cinq

Malgré la dureté des situations représentées et la scène plongée dans le noir, Isabelle Lafon nous fait entrer tout en délicatesse dans l'intimité de Lydia Tchoukovskaïa et d'Anna Akhmatova. Le noir n'est alors plus si noir qui, balayé par la lumière de lampes torches et l'imaginaire démiurgique et performatif des personnages et spectateurs, donne à voir des espaces et temps autres, bien tangibles : la chambre

communautaire où vit tant bien que mal Anna, les rues que parcourent Lydia partie la retrouver, la mort de l'époux, la prison où est jeté le fils et les menaces toujours tapies dans l'ombre de ces murs aux trop grandes oreilles. Dans ce noir, les personnalités, lumineuses, se détachent aisément. Johanna Korthals Altes incarne une Lydia passionnée et passionnante, s'oubliant dans ses combats contre la censure et l'exclusion et ne perdant jamais de vue la littérature et sa nécessité ; Isabelle Lafon interprète quant à elle une Anna fragile et forte à la fois, pleine d'égo – elle critique volontiers qui n'écrit pas comme elle : Tchekhov, Pasternak... rien que ça ! – mais pas moins attachante, drôle et fascinante de simplicité et de douceur, en regard des atrocités entendues, vues et subies.

Les deux actrices ont le ton naturel de la conversation. Elles bafouillent, se coupent, semblent perdre le fil pour mieux le retrouver au détour d'une association d'idées. Si les dates des périodes évoquées s'égrènent, c'est sous la forme d'un jeu et presque d'un quizz qui convoquent une histoire commune, qui touche également ceux qui ne l'ont pas vécue. Ces dates ne suivent pas toujours l'ordre chronologique et, souvent, s'entrechoquent ; on évite ainsi l'écueil du pédagogique pour ériger, à proprement parler, un monument littéraire et humain, autrement dit, une histoire tout aussi personnelle qu'universelle.

En un peu plus d'une heure, rien ne ronronne ; la narration varie sur la forme comme sur le fond, manifestant à chaque fois une communion d'esprit forte entre les deux personnages, une complicité qui n'isole pas les spectateurs mais au contraire les inclut comme c'est particulièrement le cas dans ce passage où Lydia traduit Anna parlant russe. La qualité du silence dans le public dit d'ailleurs bien toute l'intensité de ce qui se joue dans les mots, les gestes, la musique qui retentit, par endroits, et le silence même.

Marsupilamima

5 octobre 2016

Martine Horovitz silber

On ne résiste pas au titre *Les Insoumises*, la curiosité est piquée. C'est un spectacle ou plutôt trois spectacles qui invitent à la rencontre. Rencontre avec des femmes, auteures, comédiennes et metteuse en scène, rencontre aussi et magistralement avec des textes.

Isabelle Lafon a accompli un étonnant travail déjà par le choix des textes, les *Notes sur Anna Akhmatova* de Lydia Tchoukovskaïa pour *Deux ampoules sur cinq*, le *Journal* de Virginia Woolf pour *Let me try*, *L'opoponax* de Monique Wittig pour le troisième. Mais il fallait ensuite les faire vivre et partager. A chacun sa mise en scène, ses actrices. Isabelle Lafon, elle est là, partout.

Deux ampoules sur cinq est un duo qui se joue entre deux femmes, le plus souvent assises à la même table recouverte de livres, presque dans la pénombre, à la lueur de lampes de poche, Une lumière à la fois douce et feutrée et pourtant âpre et dure. Comme la vie de ces deux femmes. L'une Lydia (Johanna Korthal Altes), dont le mari a été arrêté puis fusillé, en admiration devant son aînée au point de noter tout ce qu'elles se disent pendant vingt-cinq ans de rencontres et même d'apprendre ses

poèmes par cœur lorsque Anna Akhmatova a été exclue de l'Union des écrivains. L'autre, Anna (Isabelle Lafon), partagée entre son oeuvre et ses dramatiques soucis personnels, son fils au bain, le manque d'argent, l'isolement... Cette obscure clarté (pardon...) force l'attention, on lit presque sur leurs lèvres tout en écoutant les paroles qui en tombent.

UBU Scène d'Europe

2 octobre 2016

Maïa Bouteillet

Anna Akhmatova-Lydia Tchoukovskaïa : Deux femmes dans la nuit.

(...) Ça fait longtemps qu'elle chemine avec Anna Akhmatova, Isabelle Lafon. On se souvient du *Journal d'une autre*, créé avec Valérie Blanchon pour une poignée de spectateurs, dans une petite salle du Théâtre Paris Villette, en 2008, adapté des *Entretiens avec Anna Akhmatova* de Lydia Tchoukovskaïa. Depuis, l'actrice, dont la première mise en scène adaptait au théâtre *Les Récits des marais rwandais* de Jean Hatzfeld, en a peaufiné plusieurs versions jusqu'à ce spectacle, *Deux ampoules sur cinq*, créé en 2014 au Théâtre Gérard-Philipe à Saint-Denis, et présenté en ouverture de saison à la Colline.

La trame est la même que dans le *Journal d'une autre*. En 1938, Lydia Tchoukovskaïa rend visite à Anna Akhmatova pour "affaire". Critique littéraire, universitaire et auteure elle-même, Lydia Tchoukovskaïa voue une grande admiration à Akhmatova. De dix ans son aînée, celle-ci est reconnue depuis une bonne décennie comme l'une des plus grandes plumes de la nouvelle poésie russe. Fille du célèbre critique et traducteur Korneï Tchoukovski, Lydia a baigné dans la poésie bien avant d'être en âge de comprendre les mots qu'elle déclame. La puissance de la langue d'Akhmatova et son orgueilleuse beauté l'impressionnent fortement.

Cette "affaire" qui les réunit, c'est (dans le langage codé que Tchoukovskaïa utilise) les renseignements qu'elles échangent sur les démarches à propos de leurs maris arrêtés depuis peu. De plus en plus rapprochées, les visites vont vite s'avérer vitales à chacune pour ne pas sombrer dans le silence et l'isolement. Sévère, tyrannique parfois, Akhmatova réclame la présence de sa cadette. Leur amitié durera près de trente ans, jusqu'à la mort d'Anna Akhmatova. Sans cesse surveillée, la poétesse ne peut consigner ses vers — trop risqué — alors elle les transmet à Lydia Tchoukovskaïa qui les apprend par cœur, courant elle-même un grand risque. Toutes deux partageront le triste privilège d'être exclues de l'Union des écrivains soviétiques, comme Boris Pasternak et tout ceux qui n'avaient pas l'heur de plaire au pouvoir.

L'amitié de ces deux femmes, le dévouement de l'une, la hargne et la combativité de l'autre : c'est tout cela que portent magnifiquement à la scène Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes.

Imaginé dans un dispositif très simple — deux chaises, une table, quelques livres — le spectacle se joue à peine éclairé à la lampe de poche, projetant cette lumière qu'est Anna Akhmatova dans le ciel de la poésie russe. À la fois vacillante (peu traduite à l'étranger, beaucoup de ses poèmes ont été perdus) et inextinguible, elle fut un phare pour des millions de persécutés et reste aujourd'hui encore le symbole de la

résistance. Et c'est comme si, pour une petite heure de temps, les deux femmes sortaient partiellement de leur clandestinité.

(...) Il y a quelque chose de précipité dans le rythme du spectacle, une urgence dans les échanges de ces deux femmes, sans arrêt sur le qui-vive dans ces appartements communautaires où les murs ont des oreilles. Plus que jamais, les mots revêtent une importance cruciale. Qu'elles parlent de Tchekhov, de recette de soupe ou (de façon plus voilée) des persécutions de l'époque, elles se raccrochent l'une à l'autre pour ne pas devenir folles. Pour rester en vie. *"Se parler c'est se sauver. Prolonger le poème c'est tenir envers et contre tout"*.

Isabelle Lafon incarne Anna Akhmatova avec une incroyable familiarité, avec évidence, en particulier dans ce passage, magnifique, où, son personnage répondant à une sorte d'interview de Tchoukovskaïa, elle parle russe avec un accent parfait. Avec Johanna Korthals Altes, elle forme un duo formidablement complémentaire. Ensemble, elles nous font ressentir avec humanité et force, humour aussi parfois, leur combat et leur proximité dans la souffrance et dans l'espoir. On les approche, on croit les connaître un peu, on est avec elles, à leurs côtés.

Leurs mots nous suivent longtemps après

La Revue du spectacle

10 Octobre 2016

Safidin Alouache

Les insoumises... entre intimité, récit et chant

Trois pièces composent "Les insoumises" dans lesquelles Isabelle Lafon a réuni Lydia Tchoukovskaïa, Virginia Woolf et Monique Wittig autour d'une discussion, d'un journal raconté et d'un texte chanté. C'est l'intimité des mots qui ouvre sa porte à l'expressivité des sentiments.

La Colline propose un triptyque théâtral intitulé "Les insoumises" avec trois pièces, "Deux ampoules sur cinq", "Let me try" et "L'OpoPONax" autour du thème de la parole, du récit à la confession en passant par la chanson. Les auteurs sont respectivement Lydia Tchoukovskaïa (1907-1996), Virginia Woolf (1882-1941) et Monique Wittig (1935-2003). La relation à l'autre se dessine dans un contexte théâtral où l'intimité déborde vers l'extimité, où la parole finit en chant, où la confession devient récit. C'est la parole abordée dans ses différentes phases, émotions ou forces.

"Deux ampoules sur cinq" se déroule autour de deux personnages, la grande poétesse russe Anna Akhmatova (1889-1966) (Isabelle Lafon) et la femme de lettres Lydia Tchoukovskaïa (Johanna Korthals Altes). C'est inspiré du journal tenu par Tchoukovskaïa durant les vingt-cinq années où elle a rencontré Akhmatova.

La scène est éclairée par les deux petites lampes portées respectivement par les personnages. À la première rangée, une distribution de lampes a été aussi faite aux spectateurs pour qu'ils décident de choisir l'éclairage à effectuer. Des piles de livres sont sur un bureau devant elles. Elles égrènent des dates. Elles racontent, se racontent, disent et se répondent. Comme une confidence où, à certains moments,

Johanna Korthals Altes est dans un jeu un peu "haletant", un peu bousculé dans une sorte d'enthousiasme à dire.

Isabelle Lafon est, elle, dans un rapport au texte plus cérébral, mais une cérébralité qui se nourrit d'émotion avec un amour des textes et du langage qui fait que son discours devient auréolé d'une certaine gourmandise. Johanna Korthals Altes est dans une relation au texte plus liée au récit, puisqu'elle fait lecture d'un journal dans une retranscription orale d'événements. On est ainsi en face de deux rapports au journal, l'une, essayant de remonter aux sources, l'autre les vivant presque. La qualité de jeu est évidente et celle d'Isabelle Lafon est particulièrement remarquable.